

EN MATIÈRE D'ONTOLOGIE, L'IMPORTANT, CE NE SONT PAS LES GAINS, MAIS LA PARTICIPATION

Bruno Leclercq

*Université de Liège
B.Leclercq@ulg.ac.be*

RÉSUMÉ

Enterrés un peu vite par Russell, Ryle ou Quine, les objets inexistantes et impossibles de Meinong ont récemment refait surface dans des logiques intensionnelles qui s'efforcent de rendre compte des contextes d'attitudes propositionnelles autant que des énoncés de fiction. Se faisant résolument descriptivistes, certaines d'entre elles envoient tous les objets, y compris les individus existants, comme les corrélats d'ensembles de propriétés pris en extension. S'ensuit alors une conception strictement analytique des rapports entre les objets et leurs propriétés, ainsi que des rapports de « participation » qui lient les objets entre eux. Nous montrons que toutes ces logiques sont néanmoins contraintes de reconnaître la spécificité irréductible et même la primauté des objets actuels et des jugements synthétiques les concernant. Marginalisée par les logiques meinongiennes, la logique modale retrouve alors toutes ses vertus.

ABSTRACT

Meinong's inexistent and impossible objects, which Russell, Ryle or Quine had strongly condemned, have recently been rehabilitated by some intensional logic systems which attempt to give an account of propositional attitudes and statements in fiction. Some of them, being descriptivist, take all objects, including actual individuals, to be counterparts of sets or bundles of properties. From that follows a strictly analytical conception of the relationship between the objects and their properties, as well as of the « participation » links between objects. We will show that these logical systems nonetheless need to acknowledge the irreducible specificity of actual objects and of the synthetical judgements to which they give rise. Modal logic, which had been quite set aside by Meinongian systems, then comes back to work.

MOTS-CLÉS

Logiques meinongiennes, Intensionnalité, Descriptivisme, Référentialisme, De dicto, De re, Objets impossibles, Exemplification, Participation

1 LA LOGIQUE RUSSELLIENNE ET SON ALTERNATIVE MEINONGIENNE

Parce qu'elle rend tout à la fois *trivialement vrais* tous les énoncés *universels* portant sur des objets de fiction ou autres « objets inexistantes » et *trivialement faux* tous les énoncés *singuliers* portant sur les mêmes objets, l'analyse logique proposée par Russell, qui fait de ces objets des concepts – et les reverse de l'ontologie vers l'idéologie –, est notoirement insatisfaisante. Ainsi, considérée comme implication formelle, l'énoncé « Tous les chevaux ailés ont les yeux bleus » est vrai – comme d'ailleurs l'énoncé « Tous les chevaux ailés ont les yeux rouges » – pour la raison qu'est vide (satisfait par aucun objet) le concept « cheval ailé » qui figure ici en position linguistique (mais non logique) de sujet : $(\forall x)(Cx \supset Bx)$ (Frege, 1879). Cependant, cette même vacuité du concept de « cheval ailé » fait qu'est par contre faux l'énoncé « Pégase a les yeux bleus » – comme d'ailleurs l'énoncé « Pégase n'a pas les yeux bleus » – où Pégase est pris comme abréviation de la description définie « le cheval ailé (qui fut capturé par Bellérophon) » : $(\exists x)[Cx \wedge (\forall y)(Cy \equiv y = x) \wedge Bx]$ (Russell, 1905). Une part de ce problème vient, on le voit, du fait que, pour l'analyse russellienne, l'expression singulière « le cheval ailé » comporte une affirmation implicite d'existence alors que ce n'est pas le cas de l'expression universelle « (tous) les chevaux ailés ». Certains se sont dès lors efforcés de corriger le tir de Russell à cet égard (Routley, 1980, 26-28 482).

La solution russellienne reste toutefois plus globalement inacceptable en ce qu'elle impose une violation systématique de nos intuitions linguistiques – pour lesquelles « Pégase » semble être le nom propre d'un objet fictif plutôt qu'un terme conceptuel vide¹ – et épistémologiques – puisque nous voudrions pouvoir dire que certains énoncés portant sur les chevaux ailés ou sur Pégase sont vrais et d'autres faux. Et c'est pourquoi, en guises d'alternative à cette analyse, ont été développées deux stratégies permettant de traiter des objets inexistantes comme d'authentiques objets : l'une réside dans les logiques modales et conçoit d'autres mondes possibles où les choses seraient différentes – les objets disposeraient d'autres propriétés – que dans le monde actuel ; l'autre réside dans les logiques libres – voire « meinongiennes » –, qui, à l'encontre du référentialisme généralisé de la logique classique (que traduit la règle de

1. Comme le souligne, parmi d'autres, Terence Parsons (1980, 36-37), la reformulation russellienne est contre-intuitive à bien des égards. Et c'est plus encore le cas en contexte intentionnel, où les affirmations implicites d'existence et d'unicité doivent soit précéder l'attitude propositionnelle soit elles-mêmes tomber sous sa portée. Voir sur ce point, (Gochet, 2010, 355-356).

généralisation existentielle : $Fa \rightarrow (\exists x)Fx$), tolèrent des noms propres ne désignant pas d'objet réellement existant – voire même possible – et se donnent un prédicat d'existence (Ea) – voire de possibilité ($\blacklozenge a$) – ainsi éventuellement que des quantificateurs « neutres » portant sur tous les objets existants ou inexistants ((Σx) , (Πx)) – voire impossibles ((Px) , (Ux)) – et donc distincts des quantificateurs classiques ($(\exists x)$, $(\forall x)$), lesquels ne prennent leurs valeurs que dans le domaine plus restreint des objets existants².

Ces deux solutions ne sont pas exclusives et sont même complémentaires, puisque, à considérer des mondes possibles distincts où n'existeraient pas tous les mêmes objets, on voudrait néanmoins pouvoir parler de ceux-ci dans les mondes où ils n'existent pas. Ainsi, de « Jules César », qui n'existe plus dans le monde actuel, nous voulons pouvoir dire actuellement qu'à un moment du passé, il a franchi le Rubicon, c'est-à-dire que « $\blacklozenge Rj$ » est vrai dans le monde actuel, bien que j n'y existe pas. La solution consiste donc à distinguer, pour les mondes possibles, un domaine large d'individus qui leur est commun à tous et un domaine restreint qui est, pour chaque monde, l'ensemble des objets qui y existent. C'est pourquoi on se dote alors des outils des logiques libres – et en particulier du prédicat d'existence – pour distinguer, dans chaque monde, son domaine « intérieur » de son domaine « extérieur ». À noter que, d'un point de vue formel, disposer ainsi d'un domaine large constant de monde à monde permet de conserver (pour les quantificateurs neutres) la validité de la formule de Barcan – $(Ux)\Box Fx \supset \Box(Ux)Fx$ – aussi bien que de sa converse – $\Box(Ux)Fx \supset (Ux)\Box Fx$ –, qui étaient sans cela respectivement mises en cause par l'apparition et la disparition d'objets d'un monde à l'autre.

Ces stratégies, cependant, laissent ouverts un certain nombre de problèmes ontologiques et épistémologiques de première importance. En ce qui concerne les logiques modales quantifiées, le problème principal concerne évidemment la question de savoir ce qui assure l'identité d'un individu d'un monde possible à l'autre. La notion de « désignateur rigide » (Kripke, 1972) – et déjà, avant elle, celle de « tag » (Barcan, 1961) – présuppose qu'il est possible de désigner

2. Il est bien connu que Karel Lambert a formulé les règles suivantes pour la logique libre :

GE : $(Fa \wedge Ea) \rightarrow (\exists x)Fx$ et IU : $(\forall x)Fx \rightarrow (Ea \supset Fa)$

Donc $(\exists x)Fx =_{Df} (\Sigma x)(Fx \wedge Ex)$ et $(\forall x)Fx = (\Pi x)(Ex \supset Fx)$

Étendant ce principe, Richard Routley a alors formulé les règles suivantes pour les quantificateurs neutres :

GE : $(Fa \wedge \blacklozenge a) \rightarrow (\Sigma x)Fx$ et IU : $(\Pi x)Fx \rightarrow (\blacklozenge a \supset Fa)$

Donc $(\Sigma x)Fx =_{Df} (Px)(Fx \wedge \blacklozenge x)$ et $(\Pi x)Fx = (Ux)(\blacklozenge x \supset Fx)$

À noter qu'en dépit de leur neutralité ontologique, ces derniers quantificateurs doivent bien recevoir une interprétation objectuelle et non seulement substitutionnelle. Voir sur ce point (Routley, 1980, 81), (Parsons, 1980, 11-12 36), (Rapaport, 1978, 156-157).

un même individu dans différents « mondes », alors même qu'il satisfait pourtant d'autres propriétés dans ces mondes. On peut alors se demander jusqu'à quel point un individu peut modifier ses propriétés et rester néanmoins le *même* individu ; mais aussi s'il peut modifier *n'importe lesquelles* d'entre elles ou si certaines sont essentielles à son identité, auquel cas, contrairement à une pure étiquette, le nom propre qui le désigne ne serait pas entièrement dénué de traits « définitoires »³ ; et, si on considère avec Russell et Carnap que seuls des concepts ont des traits définitoires, cela reviendrait alors effectivement à y voir l'abréviation d'une description définie déguisée – Socrate est le x qui a (nécessairement) telle ou telle propriété. Sur le plan épistémologique, on distingue les jugements contingents sur les propriétés qu'a un individu dans tel ou tel monde possible des jugements nécessaires sur les propriétés qu'il a dans tous les mondes en vertu de ce qui fait son identité. Si, comme Kripke, on estime que seule une investigation empirique et non conceptuelle fournit l'identité des individus en question, il s'agit là de jugements nécessaires *a posteriori* ; mais si, comme Carnap, on conçoit cette identité en termes « définitoires », il s'agit de jugements analytiques.

En ce qui concerne maintenant les logiques libres et les logiques meinongiennes, se pose évidemment la question de savoir ce qui fait l'identité d'un objet inexistant, dans la mesure où il ne peut, semble-t-il, pas être connu par fréquentation (*by acquaintance*), mais seulement par description (*by description*), c'est-à-dire par une caractérisation conceptuelle, laquelle rapproche une fois encore le nom propre qui le désigne d'une description définie déguisée. Sur le plan épistémologique, la vérité des jugements portant sur de tels objets inexistants et « infréquentables » semble alors – si on écarte la vérité triviale des implications formelles et la fausseté triviale des jugements singuliers définis dont le concept-sujet est vide – ne pouvoir reposer que sur le déploiement de la caractérisation conceptuelle de ces objets, donc être entièrement analytique : « Pégase fut capturé par Bellérophon » est vrai parce qu'il fait partie de la définition de Pégase d'être le cheval ailé qui fut capturé par Bellérophon.

Dans les pages suivantes, nous nous intéresserons à une série de logiques dites « meinongiennes » qui se sont confrontées à ces questions en caractérisant l'identité d'objets – existants et inexistants – par des ensembles (*sets*) ou des faisceaux (*bundles*) de propriétés. La question du caractère analytique des jugements portant sur de tels objets sera alors d'autant plus patente qu'il suffira

3. Comme le montre Filipe Drapeau Vieira Contim (2008, 75-80), la notion de « désignateur rigide » circonscrit mais ne résout pas le problème de la modalité *de re* et de l'identité d'un objet à travers les mondes possibles.

en principe de voir si les propriétés qui leur sont attribuées font bien ou non partie (sont ou non membres) de l'ensemble de leurs propriétés constitutives. Nous commencerons cependant par indiquer en quoi ces théories permettent de répondre à une série de questions fondamentales que pose toute logique d'inspiration meinongienne et qui concernent les rapports – sans cela plutôt obscurs – de « participation » qui lient les uns aux autres les objets du domaine large d'arguments des logiques neutres.

Dans son remarquable travail séminal, intitulé *Exploring Meinong's Jungle*, Richard Routley avait en effet dessiné les contours formels d'une logique « non-néiste » susceptible de rendre compte des énoncés portant sur les objets incomplets et impossibles autant que sur les objets inexistantes. Étendant le principe des logiques libres, sa stratégie avait d'abord consisté à lever tout présupposé de *référence*, mais même aussi de *référence possible*, aux noms propres du langage – de sorte qu'ils puissent, sans non-sens, désigner des objets inexistantes ou impossibles autant qu'existants –, à se doter de prédicats d'existence et de possibilité – pour pouvoir énoncer le statut ontologique de ces objets – et à distinguer en outre trois sortes de quantificateurs – selon qu'ils prennent leurs valeurs dans le domaine le plus restreint des objets existants, dans le domaine intermédiaire des objets possibles ou dans le domaine le plus large de tous les objets (ou « items ») sans exception.

En outre, Routley développe des outils formels pour penser les objets impossibles – comme la coupole ronde carrée (ou même ronde non-ronde) de Berkeley College – et les objets incomplets – comme Pégase, dont la couleur des yeux n'est pas précisée dans le mythe. À cet égard, deux solutions au moins sont envisagées par Routley, comme cela avait déjà été le cas chez Meinong⁴ : la plus radicale, qui pointe vers les logiques paraconsistantes et/ou paracomplètes, autorise certaines violations du principe de non-contradiction et/ou du principe de tiers exclu ; la plus conservatrice se contente de distinguer la négation du prédicat (\overline{Fa}) de la négation propositionnelle ($\neg Fa$) pour permettre que, sans violation des principes de non-contradiction et de tiers exclu, des objets satisfassent simultanément deux propriétés complémentaires ou, au contraire, aucune des deux.

4. Sur le souci de préserver la validité universelle des principes de bivalence, Meinong semble en effet ambigu. À un endroit au moins (Meinong, 1915, 171-174), il indique que les principes de non-contradiction et de tiers-exclu ne valent que pour les entités actuelles, semblant ainsi appeler de ses vœux le développement de logiques paraconsistantes et paracomplètes pour traiter des objets impossibles et incomplets. Voir (Routley, 1980, 17-20, 49, 87-88, 489-518).

Aussi génial et stimulant soit-il, le système de Routley pose cependant deux problèmes assez importants.

D'abord, il multiplie – sans suffisamment les articuler entre elles – les notions de possibilité et d'impossibilité. Les prédicats ontologiques – existence et possibilité – n'ont en effet pas pour seule vocation de préciser le statut ontologique de chaque *item* dans le monde actuel, mais aussi dans d'autres mondes possibles. Mais cela veut donc dire qu'il y a (en un sens neutre de « il y a ») non seulement des objets existants, des objets possibles et des objets impossibles dans le monde actuel, mais aussi des objets existants, des objets possibles et des objets impossibles dans les mondes possibles, voire même dans les mondes impossibles (mondes où ne serait pas respecté le principe de non-contradiction). Et, comme le remarque Routley lui-même (Routley, 1980, 242-248), le statut de « possible dans le monde actuel » ($\diamond a$) ne coïncide pas avec celui d'« existant dans un monde possible » ($\diamond Ea$) : le premier n'implique pas le second. En effet, Routley considère qu'un objet existant est forcément complet⁵, c'est-à-dire déterminé à l'égard de toute paire de propositions complémentaires ; mais cela veut dire qu'un objet incomplet comme Pégase (qui est notamment indéterminé quant à la couleur des yeux) n'existe en fait *dans aucun monde possible* ; c'est un objet possible du monde actuel (et d'autres mondes possibles) mais pas un objet existant dans un monde possible⁶. Réciproquement, le fait qu'un objet n'existe dans aucun monde possible ($\neg \diamond Ea$) n'implique pas nécessairement qu'il soit impossible dans le monde actuel ($\neg \diamond a$).

Cette question est évidemment liée à celle de l'identité d'un objet « incomplet » comme Pégase. Or, à cet égard, le gros millier de pages d'*Exploring Meinong's Jungle and beyond* ouvre un certain nombre de pistes intéressantes, mais qui ne sont sans doute pas toutes compatibles⁷. Ainsi, des idées originales et

5. Dans certains passages, qui pointent vers les logiques paracomplètes (Routley, 1980, 440), Routley remet cependant cette thèse en doute. De même, là où il ouvre la porte vers les logiques paraconsistantes, Routley remet en doute l'exigence qu'un objet existant soit consistant. Voir ce qu'en dit (Priest, 2005, 130-131).

6. Pégase est donc possible au sens où il n'est pas contradictoire, mais impossible au sens où, étant constitutivement incomplet, il n'existe tel quel dans aucun monde possible. Quant à la coupole ronde carrée de Berkeley College, elle est tout à la fois impossible en ce qu'elle est contradictoire et en ce qu'elle n'existe dans aucun monde. Toutefois, en ce second sens, elle est éventuellement « possible » (elle peut exister) si, en s'aventurant sur le terrain des logiques paraconsistantes, on tolère des mondes impossibles (violant le principe de non-contradiction) parmi les mondes accessibles à partir du nôtre.

7. Voir ce qu'en dit (Parsons, 1983, 179) : « La discussion prend souvent des tours provocateurs et reste presque toujours hautement programmatique. Routley a exploré des portions de la jungle de Meinong, cette édition en constituant le fascinant carnet de ce voyage. Mais on attend toujours une carte détaillée du terrain ».

prometteuses comme celle selon laquelle certains objets inexistantes ne sont pas seulement connus par description mais aussi par fréquentation (Routley, 1980, 352-353), (Priest, 2005, 144 sq.), celle selon laquelle des objets fictifs peuvent être désignés par des termes singuliers qui les épinglent sans en fournir une description exhaustive (Routley, 1980, 350-351) ou encore celle selon laquelle les termes singuliers isolent généralement leur objet en contexte (Routley, 1980, 140 162-163 277-278 286 326), (Priest, 2005, 94 112-113 141), semblent sérieusement entrer en conflit avec ce qui est par ailleurs la tendance la plus lourde dans cet ouvrage, à savoir l'idée – descriptiviste ou superessentialiste⁸ – selon laquelle un objet meinongien a toutes ses propriétés constitutives⁹ et rien qu'elles¹⁰, de sorte que, par exemple, l'actuel roi de France n'est pas identique à l'actuel roi de France chauve et ce dernier n'est pas identique à l'actuel roi de France chauve et bedonnant. À vrai dire, un tel principe d'identification d'un objet à ses propriétés constitutives est sans doute fatal au projet même de la

8. Sur le superessentialisme, voir (Drapeau Vieira Contim, 2008, 83-84).

9. Le « principe de caractérisation » énonce en effet qu'un objet a les propriétés qui sont utilisées pour le caractériser, et qu'il les a même nécessairement (Routley, 1980, 3-4 46-47). Sont cependant exclues de ce principe les propriétés qu'ont les objets en tant qu'ils sont les objets d'attitudes intentionnelles (être admiré par telle ou telle personne, etc.), mais aussi les propriétés logiques (comme l'identité à un autre objet), ontologiques (comme l'existence ou la possibilité) ou théoriques (comme la complétude), qui surviennent sur les propriétés authentiquement caractérisantes et ne font donc pas partie du noyau de l'objet (Routley, 1980, 255-269). Comme le fait aussi Parsons (1980, 140-141), Routley (1980, 48-49 239-240 244) montre que toutes ces propriétés ne peuvent d'ailleurs être définies qu'au moyen de quantifications du second ordre. Être possible, c'est être tel qu'il n'y a aucune propriété (pertinente et extensionnelle) que tout à la fois on possède et on ne possède pas : $\diamond a =_{Df} (UF) \neg (Fa \wedge \overline{Fa})$. Exister, c'est être « déterminé » par rapport à toute propriété (extensionnelle), c'est-à-dire la posséder ou posséder sa propriété complémentaire : $Ea =_{Df} (UF) (\neg Fa \leftrightarrow \overline{Fa})$.

À noter que sont encore exclues du principe de caractérisation les propriétés qui entraînent la violation de certaines relations logiques entre objets existants (comme être tout à la fois le fils de Barack Obama et le père de Georges Bush) ou même simplement qui imposent aux objets ou aux lieux existants des conditions qu'ils ne satisfont pas (comme être actuellement dans l'ouverture de cette porte-ci). Routley (1980, 417-420 445 510) justifie ces nouvelles exceptions au principe de caractérisation par le fait que, comme le soutenait Brentano, des objets intentionnels ne peuvent entretenir des relations réelles avec des objets réels. Voir aussi ce que dit Graham Priest (1980, 59 sq.) des « *existence-entailing predicates* ». Sur ces restrictions au principe de caractérisation, voir notamment la synthèse de (Jacquette, 2001b).

10. Contrairement aux entités qu'on peut explorer à l'envi, les objets abstraits ou fictifs, dit Routley (1980, 93), sont « incomplets à l'égard de la plupart des propriétés autres que celles qui servent à les caractériser ». Seules exceptions à ce principe : les conséquences analytiques des propriétés caractérisantes, mais aussi toute une série de propriétés extranucléaires comme le fait d'être l'objet d'une attitude intentionnelle (admiration, crainte, etc.) de la part d'un sujet (1980, 727-728).

logique de Routley, puisqu'il a pour conséquence que, pour rester identique à lui-même dans tous les mondes possibles, un objet incomplet ou impossible doit conserver partout le même statut ontologique ; seuls les objets complets et consistants peuvent éventuellement acquérir et perdre l'existence d'un monde à l'autre, mais cela donc *sans changer de propriétés* sous peine de changer aussi d'*identité*¹¹. L'intérêt de la logique modale s'en trouve alors très nettement réduit puisqu'elle ne permet plus de penser des variations de propriétés concernant les mêmes individus d'un monde à l'autre ; deux objets qui se différencient par la moindre propriété sont distincts l'un de l'autre et, en vertu de l'universalisme du domaine large, se retrouvent côte à côte dans chaque monde. La seule différence entre les mondes réside dans ce que certains objets complets existent dans certains mondes et non dans d'autres, ce que le prédicat d'existence de la logique libre semble alors suffire à exprimer, tandis que les prédicats ontologiques supplémentaires (possibilité, impossibilité) se borneraient quant à eux à formuler le constat du caractère irrémédiablement incomplet ou irrémédiablement impossible de certains objets.

Le second écueil que semble rencontrer l'analyse de Routley en vertu de son descriptivisme, c'est non seulement qu'elle en vient à multiplier indéfiniment l'ensemble des objets – l'actuel roi de France, l'actuel roi de France chauve, l'actuel roi de France chauve et bedonnant, l'actuel roi de France chauve, bedonnant et nasillard, etc. –, mais aussi et surtout, qu'elle contraint à concevoir entre eux de mystérieux rapports ontologiques d'« exemplification » (Routley, 1980, 93) sous peine de les rendre entièrement indifférents les uns aux autres. L'actuel roi de France chauve et bedonnant exemplifie – ou participe de – l'actuel roi de France chauve et ce dernier exemplifie – ou participe de – l'actuel roi de France. Et il en va de même pour les rapports des objets existants aux objets incomplets : l'objet Everest exemplifie – ou participe de – l'objet montagne.

Or, plus que la question du caractère plus ou moins dispendieux d'une telle ontologie – et des éventuelles économies ontologiques qu'on pourrait réaliser à traiter avec Russell et Carnap les objets incomplets comme des concepts, c'est-à-dire comme de simples principes classificatoires –, c'est ce problème du rapport ontologique de « participation » d'un objet plus concret – plus complet, plus déterminé – à un autre plus abstrait – moins complet, moins déterminé

11. Routley (1980, 25) exclut explicitement que deux objets puissent être parfaitement identiques – posséder les mêmes propriétés caractérisantes – à l'exception du fait que l'un existe et l'autre non. Il est certes possible de supposer qu'un objet existant – Socrate – n'ait pas existé ; mais ce Socrate est alors un objet fictif qui conserve certaines des propriétés du Socrate existant (Routley, 1980, 158), mais pas toutes, car, en tant que fictif, il est incomplet.

– qu'il convient, selon nous, d'éclaircir. En matière d'ontologie, l'important, ce n'est pas tant d'engranger des « gains » (en réduisant drastiquement le domaine des arguments acceptables)¹² que de rendre compte des rapports de « participation » entre les objets de ce domaine.

Avec ce problème *ontologique* se jouent en outre des questions *épistémologiques* majeures. Il semble bien en effet qu'il convienne de distinguer deux types de rapports de « participation » : l'un qui lie entre eux deux objets incomplets et semble purement *analytique*, l'autre qui lie un objet existant connu par fréquentation à un objet incomplet connu par description et qui semble, quant à lui, *synthétique*.

C'est en tout cas ce qui semble ressortir des précisions et/ou amendements qu'une série de logiques meinongiennes descriptivistes se sont efforcées d'apporter à la logique de Routley en prenant plus résolument que lui¹³ le parti de définir les objets par des ensembles ou faisceaux de propriétés.

2 LOGIQUES MEINONGIENNES RÉSOLUMENT DESCRIPTIVISTES

Le premier système que nous envisagerons est celui proposé par Terence Parsons, lequel conçoit tout objet – au sens large qui entend englober les objets inexistantes ou impossibles autant que les objets existants – comme un ensemble de propriétés (nucléaires) clos sur l'implication : $a \leftrightarrow \{F, G, H, \dots\}$ (Parsons, 1978, 140)¹⁴. L'attribution d'une propriété à un objet est alors immédiate¹⁵ : aF ssi $F \in a$. Un objet a une propriété *si et seulement si* cette pro-

12. D'autant que les meinongiens contestent toute « explosion » ontologique en faisant valoir – à juste titre – que les objets ne sont précisément pas tous des entités et que l'Außersein n'est pas un statut ontologique, mais précisément un statut sémantique « extra-ontologique ». Outre (Routley, 1980, 162, 412, 436-442) et (Parsons, 1980, 10), voir déjà (Findlay, 1963, 57-58) ou encore (Jacquette, 2001a, 373-396).

13. Routley (1980, 353 434 441 478 874-876 885-887) évoque lui-même explicitement cette possibilité, mais il en rejette toute interprétation qui y verrait une stratégie de réduction des objets à autre chose (Routley, 1980, 485 514-515). Par ailleurs, nous l'avons dit, il y a de fortes tensions dans le travail de Routley entre l'adoption stricte du principe de caractérisation et de sa converse et des thèses plus originales qui laissent entendre qu'un objet inexistant pourrait avoir des propriétés qui échappent à sa description.

14. La clôture sur l'implication signifie que sont aussi incluses dans tout objet les propriétés analytiquement déductibles de ses propriétés nucléaires initiales.

15. Pour la lisibilité de notre propos dans les pages suivantes, nous nous efforcerons d'uniformiser autant que possible (mais sans réduire les écarts là où ils sont significatifs) la terminologie et le symbolisme utilisés par les différents auteurs que nous étudierons. Ainsi, nous utiliserons la forme « aF » pour exprimer la prédication meinongienne (attribution à un objet d'une de ses propriétés constitutives) et conserverons la forme « Fa » pour exprimer la prédica-

priété lui appartient, c'est-à-dire est membre de l'ensemble des propriétés qui le composent. Ici, sont donc clairement assumés, dans leur version ensembliste (extensionnalisme des propriétés), les principes qui donnaient un tour descriptiviste à la logique meinongienne de Routley, à savoir le principe de caractérisation et sa converse : un objet possède – analytiquement – *chacune* de ses propriétés constitutives (et leurs conséquences analytiques) et *rien qu'elles*¹⁶.

Les rapports d'exemplification ou de participation entre de tels objets meinongiens peuvent alors aisément se concevoir comme celles d'ensembles à leurs sous-ensembles (Paśniczek, 1998, 23 48 58 66) ; chaque ensemble de propriétés – {roi de France, chauve, bedonnant} – « exemplifie » ou « participe de » tous ses sous-ensembles : {roi de France}, {chauve}, {bedonnant}, {roi de France, chauve}, {roi de France, bedonnant}, {chauve, bedonnant}. Les individus existants eux-mêmes correspondent, pour Parsons, à des ensembles de propriétés, de sorte qu'eux aussi exemplifient les objets incomplets que constituent leurs sous-ensembles.

Comme le montre plus explicitement la construction détaillée du système de Jacek Paśniczek (1998, 63), Parsons reconnaît toutefois aux individus un statut particulier et même premier par rapport aux purs objets meinongiens. Chaque propriété dont se composent les objets meinongiens est en effet elle-même préalablement définie par une fonction qui associe à chaque monde possible un ensemble d'individus (ceux qui satisfont cette propriété dans ce monde) (Parsons, 1978, 138). Ce sont donc, pour Parsons, les individus des différents mondes qui sont premiers ; sont ensuite définies à partir d'eux les propriétés ; puis enfin les objets meinongiens comme ensemble de ces propriétés. On comprend ce que Parsons veut dire : les objets meinongiens – montagne d'or, carré rond – sont composés à partir de propriétés qui sont séparément satisfaites par des ensembles d'objets existants (individus) dans les différents mondes possibles (Parsons, 1980, 17-18). Toutefois, dans la mesure où les individus peuvent être décrits, ils peuvent, à leur tour, être envisagés comme des ensembles de propriétés, c'est-à-dire qu'ils trouvent chacun leur corrélat dans un objet meinongien (Parsons, 1980, 82). On dira d'ailleurs d'un objet meinongien qu'il existe dans un monde s'il est identique à un individu de ce monde

tion frégeo-russellienne (satisfaction d'une propriété par un individu). Une part importante de notre propos consistera, en quelque sorte, à montrer que, contrairement à ce que soutiennent les meinongiens, la première ne peut être caractérisée que par rapport à et à partir de la seconde.

16. C'est particulièrement le cas des objets de fiction « natifs » (entièrement créés par la fiction et non empruntés du monde réel), qui ont toutes les propriétés que leur attribue la fiction et rien qu'elles (Parsons, 1980, 55).

(Parsons, 1978, 140) ¹⁷.

En optant résolument pour le descriptivisme, ce premier modèle a évidemment l'avantage d'une grande clarté. Mais il rencontre aussi toutes les difficultés qui guettaient sur cette voie la théorie plus indécise de Routley. Ainsi, s'ensuivent toute une série de conséquences dites « leibniziennes », d'abord envisagées comme simplement possibles puis ensuite pleinement assumées ¹⁸, selon lesquelles un objet (meinongien) a les mêmes propriétés dans tous les mondes possibles – de sorte que c'est toujours d'un *autre* objet dont on parle quand on dit qu'il aurait pu ne pas avoir telle ou telle propriété – ou encore selon lesquelles toutes les attributions de propriété à un objet meinongien sont analytiques – c'est par analyse de ses propriétés constitutives qu'on peut savoir si un objet meinongien possède ou non une propriété.

Et le même principe vaut aussi pour les individus (existants) envisagés en tant qu'objets meinongiens, c'est-à-dire en tant qu'ensembles des propriétés : ils ont analytiquement leurs propriétés constitutives. Sous peine de circularité, il semble cependant que soit indispensable une soigneuse distinction entre les individus primitifs et les objets meinongiens qui leur correspondent, mais aussi la relation que les premiers entretiennent avec les propriétés qu'ils satisfont (relation de satisfaction qui permet de définir ces propriétés par leur extension dans les différents mondes) de la relation que les seconds entretiennent avec les propriétés qui les constituent. Dans *Nonexistent objects*, Parsons (1980, 79) ¹⁹ reconnaît implicitement l'importance de cette distinction puisque son

17. Comme chez Routley, il s'agit là d'une propriété extranucléaire d'un objet meinongien, comme le sont aussi la possibilité ou la complétude. À noter que, comme chez Routley, l'existence implique la complétude, de sorte qu'être possible ne suffit pas pour pouvoir exister (pour exister dans un monde possible). Contrairement à Routley, cependant, Parsons fait aussi place à des objets complets inexistantes, c'est-à-dire des objets complets – déterminés à l'égard de toute paire de propriétés complémentaires – auxquels ne correspond aucun individu (dans le monde de référence). À partir d'un objet existant (donc complet), on peut en effet constituer un objet fictif par simple retrait d'une de ses propriétés et ajout de la propriété complémentaire (Parsons, 1980, 20 74 107). Cf. le modèle que fournit Pańniczek (1998, 95) pour un domaine fini.

18. Dans « Nuclear and extranuclear properties » (1978, 146), Parsons indique qu'il s'agit là d'un « fragment de la théorie », mais que sont envisageables des possibilités alternatives sur lesquelles il ne s'étend pas. Dans ce texte, Parsons fournit d'ailleurs une formulation « *world-dependent* » du principe de caractérisation : un objet possède une propriété dans un monde si et seulement si celle-ci est un de ses membres (Parsons, 1978, 139). Par la suite, cependant, Parsons (1980, 28 74) revendiquera plus explicitement la validité du principe des indiscernables (nucléaires) : $(\forall x)(\forall y)[(\forall F)(xF \equiv yF) \supset (x = y)]$ Cf. ce qu'en dit (Pańniczek, 1998, 93 97).

19. Dans cet ouvrage comme dans les articles antérieurs, la présentation de Parsons, il est vrai, masque l'importance de cette différence, de sorte qu'on ne la décèle pas à première lecture. Pour Parsons, dit William Rapaport (1978, 168), « toutes les prédications s'avèrent être internes ou constitutives ».

principe 5 prévoit deux types d'« extension » pour les propriétés, à savoir la « pleine extension » – l'ensemble de tous les objets dont cette propriété est constitutivement membre – et l'« extension primaire » – l'ensemble plus restreint des individus existants qui, en outre, satisfont la propriété et participent par là à sa constitution en tant que classe non-vide (cf. principe 3).

Or, c'est précisément sur ce point de la distinction entre deux sortes de prédications qu'intervient un second modèle de logique meinongienne, celui proposé par William Rapaport, qui conçoit lui aussi tous les objets comme des ensembles de propriétés, mais distingue la relation d'exemplification d'une propriété par un individu de la relation « interne » qu'entretient un objet meinongien avec ses propriétés constitutives. Il s'agit bien dit Rapaport, des mêmes propriétés dans les deux cas, mais on ne peut dire qu'ils les « ont » de la même manière :

Ce qui compte, c'est que « en or » est utilisé de manière univoque. Dès lors, il n'y a qu'une seule propriété en jeu : être en or. Mais, à ce qu'il me semble, des montagnes en or qui n'existent pas ne peuvent être en or de la même manière que le sont des bagues en or qui existent (Rapaport, 1978, 161).

Le système de Rapaport comporte donc deux relations prédicatives : la « constitutivité (*constituency*) » – que Rapaport note « $M_0(a, F)$ » ou encore « FCa », mais qu'on pourrait noter « aF » – et l'exemplification, qui correspond explicitement à la prédication ordinaire (Rapaport, 1978, 160) – et que Rapaport note « $M_1(a, F)$ » ou encore « $a \text{ ex } F$ » mais qu'on pourrait noter « Fa ». On comprend alors que certains objets meinongiens – les objets inexistantes – ne possèdent leurs propriétés que sur le monde de la constitutivité tandis que d'autres – les objets existants – ont le privilège d'aussi exemplifier ces propriétés. En bref, un objet existe – est actuel – si et seulement s'il exemplifie ses propriétés constitutives. Ou plutôt, si, comme Rapaport (1978, 163) et déjà Parsons, on veut maintenir une distinction entre les individus existants et leurs corrélats meinongiens, on dira que l'objet existant (l'individu) exemplifie les propriétés constitutives de son corrélat meinongien. Et on dira d'un objet meinongien qu'il existe s'il a au moins un corrélat-dans-l'être (*Sein-correlate*) :

{F, G, H, ...} existe ssi $(\exists x)(x \text{ est actuel} \wedge x \text{ ex } F \wedge x \text{ ex } G \wedge x \text{ ex } H \wedge \dots)$

dans notre notation : $(\exists x)(Ex \wedge Fx \wedge Gx \wedge Hx \wedge \dots)$

$a \text{ SC } o$ ssi a est actuel $\wedge \forall F(FCo \supset a \text{ ex } F)$ (notation de Rapaport)

dans notre notation : $Ea \wedge \forall F(oF \supset Fa)$

On notera ici que Rapaport utilise un prédicat d'actualité et que, par conséquent, le quantificateur « $\exists x$ » doit être lu comme un quantificateur neutre

qui prend ses valeurs dans le domaine de tous les objets. Dans la mesure, cependant, où la relation d'exemplification est considérée comme primitive et qu'elle ne peut par principe prendre comme premier argument qu'un individu existant, on peut se demander si l'exigence que x soit actuel n'est pas redondante avec celle qu'il exemplifie les propriétés F, G, H, \dots . Il importe, en tout cas, de bien distinguer ce prédicat d'actualité – qui est ici manifestement « extranucléaire » – de sa version affaiblie (« *depotenziert* », « *watered-down* »), qui peut quant à elle être constitutive d'objets meinongiens – la montagne d'or existante, le carré rond existant – mais n'est alors pas l'indice de ce qu'ils ont effectivement un *Sein-correlate* :

« Le carré rond existant est existant (i.e. $EC\{E, R, S\}$), mais il n'existe pas (i.e. $\neg\exists x(xSC\{E, R, S\})$) » (Rapaport, 1978, 165)²⁰.

Par ailleurs, il est essentiel de noter qu'il peut, pour Rapaport, y avoir plusieurs corrélats-dans-l'être d'un même objet meinongien, à savoir tous les individus qui exemplifient toutes ses propriétés constitutives : ainsi, l'objet « chat siamois » est exemplifié par beaucoup d'objets actuels. Si donc un objet actuel a pour corrélat un et un seul objet meinongien – l'ensemble de toutes ses propriétés –, un objet meinongien peut, à l'inverse, avoir pour corrélat-dans-l'être zéro, un ou plusieurs objets actuels. Il y a assurément là une différence importante avec le système de Parsons, lequel ne pouvait accorder un corrélat-dans-l'être – et chaque fois qu'un seul – qu'à des objets meinongiens complets. Paśniczek, par contre, se donne les moyens de penser ce qu'il appelle l'« existence générale » des objets meinongiens à côté de leur « existence individuelle » (Paśniczek, 1998, 66).

Une autre conséquence de la dualité des prédications est que, en plus du jeu de « participation » entre objets meinongiens – chaque ensemble de propriétés participe à ses sous-ensembles –, il y a ici un rapport distinct qui lie les objets meinongiens aux individus – et non pas seulement à leur corrélat meinongien –, rapport qui n'est plus interne et analytique, mais externe et lié à la relation d'exemplification, c'est-à-dire de satisfaction des propriétés par des individus réels²¹. C'est là, selon Rapaport, un avantage important de la distinction des deux types de prédication par rapport au système de Parsons qui

20. Avec ce second prédicat, notons-le, on peut donc non seulement dire qu'il y a (au sens neutre) des objets (comme le carré rond) qui n'existent pas (qui n'ont pas de corrélat-dans-l'être), mais aussi qu'il y a des objets existants (comme le carré rond existant) qui n'existent pas!

21. Il n'y a, dit Rapaport (1978, 169), pas de rapport de tout à partie (ou même d'ensemble à sous-ensemble) entre les objets meinongiens et les objets actuels.

ne pouvait envisager de prédication autre qu'interne (la constitutivité). Nous avons cependant vu que, parce qu'il ne prend pas les propriétés comme primitives, Parsons distinguait bien, lui aussi, mais à un autre niveau, la prédication meinongienne (interne) de l'exemplification ou de la satisfaction des propriétés par des individus ; il reste cependant vrai qu'il n'en tirait pas avantage pour penser un rapport particulier de participation des individus existants aux objets meinongiens.

Un troisième modèle, avancé par Hector-Neri Castañeda, propose – plus explicitement encore que celui de Rapaport – de considérer comme primitive la notion de propriété et de concevoir, à partir d'elle, une multitude d'objets abstraits constitués comme ensembles de propriétés, mais aussi une multitude d'objets « concrets », à chaque fois caractérisés comme l'objet unique correspondant à cet ensemble de propriétés, c'est-à-dire possédant chacune des propriétés de l'ensemble et aucune autre (Castañeda, 1974, 10-11)²². Castañeda y insiste : de tels objets concrets sont strictement limités à leurs propriétés constitutives et ne sont même pas clos sur l'implication logique (Castañeda 1974, 13), de sorte qu'un objet qui a, dans ses propriétés constitutives, la propriété d'être un homme n'a pas nécessairement celle d'être un animal, et même qu'un objet qui a, dans ses propriétés constitutives, la propriété d'être un animal et celle d'être rationnel n'a pas nécessairement celle d'être un animal rationnel. Dite « prédication meinongienne », l'attribution d'une propriété à un tel objet réside alors dans une analyse au sens le plus strict, c'est-à-dire dans le simple constat de la présence de cette propriété dans l'ensemble qui le constitue, et ce sans aucun travail déductif supplémentaire : aF ssi $F \in a$. Et c'est bien sûr l'indiscernabilité leibnizienne qui régit l'identité de deux objets : $(\forall x)(\forall y)[x = y \equiv (\forall F)(xF \equiv yF)]$ (Castañeda, 1974, 12).

De cette identité authentique se distingue cependant une relation contingente qui est celle de co-actualité ou de consubstantiation : dans l'expérience, deux objets – comme l'astre brillant du matin et l'astre brillant du soir – peuvent s'avérer consubstantiels : $C * (a, b)$. Cette relation de consubstantiation fait, pour Castañeda, l'objet d'une expérience propre et les notions de « substance » ou d'« actualité » en sont ensuite dérivées. Il ne s'agit pas de dire, comme ce pourrait être le cas chez Rapaport, que deux objets meinongiens sont consub-

22. Castañeda (1974, 24) insiste sur le fait que les objets concrets ne sont pas des ensembles (*sets*) – sans quoi ils seraient des objets abstraits – mais des « faisceaux » (*bundles*) de propriétés. C'est précisément ce que marque l'opérateur de concrétude : $C\{F, G, H\}$. Notons que cette distinction importe grandement à notre propos car, n'étant pas des ensembles, les objets ne peuvent plus être au sens propre des sous-ensembles les uns des autres. Voir ce qu'en dit Castañeda (1974, 16) contre Meinong. Voir aussi les précautions de (Parsons, 1980, 92-93).

stantiels *parce qu'un même individu possède – exemplifie – les propriétés de l'un et de l'autre, mais seulement que, dans un jugement d'identification qui ne relève pas de l'identité leibnizienne, un objet meinongien, caractérisé par un ensemble fini de propriétés, s'avère consubstantiel d'un autre objet meinongien, caractérisé par d'autres propriétés. Dans ce cas, ces deux objets sont généralement aussi consubstantiels d'une multitude infinie d'autres ensembles finis de propriétés dont, menée à sa limite, la somme logique constitue un ensemble infini de propriétés qui définit une substance individuelle complète semblable à un « individu leibnizien » (Castañeda, 1974, 24). Toute modification qui surviendrait à un tel individu dans le temps doit dès lors se concevoir comme l'abandon de certaines de ses « guises », c'est-à-dire de certains des objets meinongiens qui, jusqu'alors, « formaient sa substance » par leurs liens de consubstantiation avec tous les autres (Castañeda, 1974, 285-351).*

Loin de préexister aux propriétés, comme c'était le cas chez Parsons, ou même d'être les vecteurs d'exemplification des propriétés comme chez Rapaport²³, les individus actuels ne se constituent chez Castañeda qu'à la croisée de faisceaux de propriétés qui s'avèrent consubstantiels, et ne se constituent même que comme limites d'un processus infini de constats de telles consubstantiations.

En meinongien résolu, Castañeda insiste dès lors sur le fait que l'usage *de re* éventuel d'une description définie est toujours second par rapport à son usage *de dicto* :

L'expression « l'actuelle reine d'Angleterre » renvoie à l'individu constitué par la propriété d'actuelle-reine-d'Angleterre-itude (*present-Queen-of-England-ness*), ou à la fonction propositionnelle d'être l'actuelle reine d'Angleterre. Le terme ne renvoie pas, du moins dans son sens premier, à l'individu qui est l'épouse de l'actuel Duc d'Edinburgh. Pas plus que l'expression « l'actuelle reine d'Angleterre » ne renvoie, en son sens premier, à l'ensemble de tous les individus concrets qui sont consubstantiels de l'épouse de l'actuel Duc d'Edinburgh. Bien sûr, cet ensemble d'individus est consubstantiel de l'ensemble des individus consubstantiels de l'actuelle reine d'Angleterre. Mais l'expression « l'actuelle reine d'Angleterre » ne renvoie pas, en son usage primitive, à ce dernier ensemble (Castañeda, 1974, 23).

Faute de pouvoir effectivement procéder à l'ensemble infini de ces constats et ainsi identifier l'ensemble des propriétés constitutives d'un individu en acte, nous n'avons, souligne Castañeda, généralement affaire qu'à des individus

23. C'est là une distinction sur laquelle Rapaport (1978, 170) insiste.

quasi-leibniziens résultant d'un nombre limité mais jamais achevé de constats de consubstantiation (Castañeda, 1974, 25). L'actualité ou l'existence²⁴ d'un objet est alors définie comme la capacité qu'il a de participer à ces liens de consubstantiation, à commencer par l'auto-consubstantiation²⁵ :

$$Ex = C * (x, x)$$

Puisque la prédication meinongienne se limitait à attribuer à un objet une propriété qui lui est strictement constitutive, c'est seulement du fait de la consubstantiation qu'il est, pour Castañeda, possible de lui attribuer une propriété extérieure, à savoir une propriété qui est constitutive d'un objet qui lui est consubstantiel : $\exists x(C * (x, a) \wedge xF)$. Et c'est là une toute autre prédication que la prédication meinongienne aF . Et, selon Castañeda, c'est à ce niveau que peuvent jouer à plein les principes de clôture logique, de complétude et de contiguïté²⁶. Conséquence étrange de ce système : tous les jugements analytiques au sens large qui ne sont pas totalement triviaux – au sens où ils se borneraient à l'analyse au sens extrêmement restreint que prévoit la prédication meinongienne – dépendent, comme les jugements synthétiques, de l'actualité de l'objet sur lequel ils portent ; parce qu'il est consubstantiel d'autres objets, je puis dire, du premier homme qui a marché sur la Lune, non seulement qu'il est américain (jugement synthétique), mais aussi qu'il est un mammifère (jugement analytique au sens plus large que celui que prévoit la prédication meinongienne), alors que je ne puis dire ni l'un *ni l'autre* du premier homme qui a marché sur le Soleil.

24. De cette existence extranucléaire se distingue bien sûr l'existence « affaiblie » comme propriété constitutive du carré rond existant. Si $a = \{R, S, E\}$ (pour existing round square), il est vrai que aE , mais faux que $C * (a, a)$. Cf. (Castañeda, 1974, 22).

25. Tous les objets sont identiques à eux-mêmes au sens de l'indiscernabilité leibnizienne, mais seulement certains d'entre eux s'avèrent auto-consubstantiels. À noter que, pour Castañeda (1974, 15), l'actualité suppose la consistance, de sorte que seul un objet caractérisé par des propriétés logiquement compatibles peut être auto-consubstantiel, que deux objets ne peuvent être consubstantiels l'un de l'autre que s'ils ne sont pas caractérisés par des propriétés incompatibles, et qu'un individu actuel est donc caractérisé par l'ensemble maximal consistant de propriétés dont se composent tous les objets consubstantiels dont il est issu (Castañeda, 1974, 24).

26. Ces trois principes, dans lesquels on retrouve bien à chaque fois la condition d'existence, sont :

Si $F1, F2, F3, \dots \supset G$, alors

$C * (x, x) \supset [C * (x, x[F1]), C * (x, x[F2]), C * (x, x[F3]), \dots \supset C * (x, x[G])]$.

$C * (x, x) \supset [C * (x, x[F]) \vee C * (x, x[\neg F])]$

$C * (x, y) \supset [yF \supset C * (x, x[F])]$

Ici, $x[F]$ est l'objet x auquel on a ajouté la propriété F (Castañeda, 1974, 16).

Castañeda prévoit toutefois une relation de « conflation » entre objets – existants ou inexistantes – caractérisés par des propriétés qui entretiennent entre elles certains rapports logiques vérifonctionnels : $*C(c\{F, G, X\}, c\{F \wedge G, X\})$ (Castañeda, 1974, 19). Si, ce que Castañeda n'indique pas explicitement mais qu'on peut supposer, deux objets liés par des rapports de conflation possèdent eux aussi les propriétés l'un de l'autre (comme ceux liés par consubstantiation), on a alors là de quoi penser une part au moins des jugements analytiques à propos des objets inexistantes.

Castañeda insiste en tout cas sur le caractère *a priori* et nécessaire de la relation de conflation comme de celle d'identité authentique (indiscernabilité), qui les distingue de la relation de consubstantiation, qui est quant à elle *a posteriori* et contingente. Chose très intéressante : Castañeda conçoit cependant aussi une relation *a posteriori* et contingente de co-objectification (ou consociation $C^{**}(x, y)$) qui peut relier deux objets non actuels, notamment fictifs, et mener là aussi, au terme d'un processus (qui est cette fois fini) de constats de co-objectification en chaîne, à la constitution d'un individu fictif caractérisé par la somme logique des propriétés constitutives des objets co-objectifs (Castañeda, 1974, 36-37)²⁷. L'idée est qu'à la lecture d'une œuvre de fiction, on peut apprendre que deux objets meinongiens non-existants – le meurtrier de Roger Ackroyd et le médecin de King's Abbot – sont un seul et même objet ; et qu'au terme de telles co-objectifications c'est l'individu fictif tout entier qui se dessine. À noter qu'ici non plus Castañeda ne prévoit ni clôture logique ni contiguïté ni complétude, mais réserve là aussi une part (vérifonctionnelle) de la clôture logique à l'intervention de la relation *a priori* de conflation.

3 DE LA PRIORITÉ DES OBJETS RUSSELLIENS SUR LES OBJETS MEINONGIENS

Il convient maintenant de dresser un bilan de ces tentatives – qui ne sont évidemment pas exhaustives²⁸ – de fondation descriptiviste d'une théorie mei-

27. À cet égard, Castañeda donne une certaine consistance à des intuitions de Routley qui vont clairement en ce sens (Routley, 1980, 250 350-351 414).

28. Bien d'autres logiques meinongiennes descriptivistes sont envisageables, à commencer par les systèmes subtils de Jacek Paśniczek et Edward Zalta. Beaucoup de ce qui est dit ici se retrouve cependant assez facilement dans les fondements de leurs systèmes. Nous avons d'ailleurs souligné que le système de Paśniczek avait pour mérite d'explicitier ce qui restait masqué dans celui de Parsons. En ce qui concerne Zalta, il distingue, comme Rapaport et suivant la même suggestion d'Ernst Mally (distinction « *determinieren* / *erfüllen* »), deux types de prédications fondamentalement différentes : les objets existants « exemplifient » leurs propriétés tandis que les objets meinongiens les exemplifient et les « encodent » (Zalta, 1988, 17-21).

nongienne de l'objet. Il ne s'agit bien sûr pas ici de mesurer les avantages respectifs de ces différents modèles, ce qui supposerait qu'on envisage dans les détails les capacités expressives et déductives exactes des différents systèmes. Il s'agit seulement de faire apparaître ce qui, en dépit des formes très différentes que prend le descriptivisme meinongien dans ces théories, semble pourtant constituer un fond inévitable de présupposition.

Conservant l'essentiel de la distinction frégeo-russellienne de l'objet – singulier et actuel – et du concept – général (potentiellement satisfait par plusieurs objets) mais aussi éventuellement vide (satisfait par aucun) –, la logique modale classique a, pour penser l'intensionnalité, doublé le monde actuel avec son domaine d'arguments (individus actuels) et les propriétés qu'ils possèdent (les fonctions propositionnelles qu'ils satisfont), de mondes possibles²⁹ dotés des mêmes et/ou d'autres individus possédant d'autres propriétés (c'est-à-dire que les fonctions propositionnelles ne sont plus satisfaites par les mêmes individus que dans le monde actuel). À travers la notion de désignateur rigide, la distinction opérée par Russell au sein des expressions singulières entre noms propres – qui désignent directement leur référent individuel – et descriptions définies – qui identifient un individu en tant qu'il satisfait une caractérisation conceptuelle – pouvait alors, se complexifier pour faire face à la diversité des mondes possibles : fonctionnant comme désignateurs rigides, des noms propres authentiques (« Richard Nixon ») désignent directement le même individu dans tous les mondes possibles où il existe ; à l'opposé, les descriptions définies (« le vainqueur des élections présidentielles américaines de

Cela se traduit dans la sémantique du système par deux fonctions d'assignation distinctes pour les prédicats, l'une qui leur attribue un objet meinongien du domaine, l'autre qui leur attribue une extension d'exemplification différente d'un monde à l'autre (Zalta, 1988, 45). Le fait que, contrairement à chez Rapaport, les objets existants n'encodent pas leurs propriétés (principe 1 du système) rend évidemment plus patente encore la spécificité de la relation de satisfaction ou d'exemplification. Et l'irréductibilité des individus aux objets est patente dans la disjonction du principe 3, qui fixe les conditions d'identité (Zalta, 1988, 19-32). Le point de vue descriptiviste prévoit cependant qu'on peut toujours construire un objet meinongien qui encode les propriétés exemplifiées par un individu (Zalta, 1988, 23).

Rappelons en outre que le descriptivisme n'est pas la seule voie possible pour une théorie meinongienne de l'objet. Ainsi, la possibilité d'engendrer des objets par abstraction ($-\lambda$) de propriétés ne constitue qu'une part ténue du système de Dale Jacquette (1996, 147-149). Quant à Graham Priest, il propose une restriction intentionnelle (c'est-à-dire aux mondes conformes à la représentation de l'objet concerné) du principe de caractérisation (Priest, 2005, 82 sq.), de sorte que, par exemple, c'est une réduction du nombre de ces mondes qui préside à toute acquisition d'une nouvelle propriété par un objet fictif (Priest, 2005, 120-121).

29. Que les mondes possibles puissent eux-mêmes être traités comme des objets inexistantes, c'est ce qu'envisagent aussi bien Pańniczek (1998, 99-102) que Zalta (1988, 62).

1968 » pris *de dicto*) identifient dans chaque monde l'individu qui est seul à satisfaire leur caractérisation conceptuelle ; entre les deux, certaines descriptions définies (« le vainqueur des élections présidentielles américaines de 1968 » pris *de re*) peuvent fonctionner comme des désignateurs rigides et, une fois identifié l'objet qui les satisfait dans le monde actuel, continuer à pointer vers lui dans d'autres mondes possibles même s'il n'y satisfait pas les propriétés qui permettraient de l'identifier dans le monde actuel.

Dans cette perspective, un individu authentique n'est donc jamais défini par ses propriétés – mais peut éventuellement posséder, par essence et non par définition, certaines propriétés dans tous les mondes possibles – et il ne se voit donc jamais attribuer des propriétés dans des jugements *analytiques* – mais, donc, peut-être bien dans des jugements nécessaires *a posteriori*. Quant aux « objets » ou plutôt « pseudo-objets » caractérisés conceptuellement, qu'ils soient généraux – comme l'homme – ou singuliers – comme l'actuel président des USA –, ils sont en fait de nature *conceptuelle* et définis par des traits définitoires (*Merkmale*) que des jugements analytiques peuvent alors leur attribuer, ainsi que leurs conséquences analytiques, dans tous les mondes possibles. Par ailleurs, dans la mesure où les individus qui satisfont ces concepts dans les différents mondes possèdent à leur tour des propriétés contingentes dans chaque monde, des jugements synthétiques à propos de ces pseudo-objets sont aussi possibles dans chaque monde ; dans tel monde le président des USA (pris *de dicto*) est une femme, dans tel autre il est alcoolique, etc. Et, dans les différents mondes, on peut alors bien sûr aussi poser des pseudo-jugements d'identité³⁰ du fait que, dans tel ou tel monde, deux concepts sont coextensifs (satisfaits par les mêmes objets) : dans tel monde, l'actuel président des USA est le mari de Carla Bruni, etc.

Or, si cette conception classique (barcanéo-kripkéenne) de la logique modale respecte en permanence une distinction nette des concepts généraux et des objets individuels qui peuvent ou non les satisfaire, c'est aussi le cas, quoique d'une autre manière, du modèle alternatif proposé par (Carnap, 1947). Revisitant les notions frégréennes de « *Sinn* » et de « *Bedeutung* » (Frege, 1892), Carnap se propose de distinguer, pour les termes singuliers comme pour les termes généraux, une *intension*, c'est-à-dire un ensemble de traits définitoires, et une *extension*, c'est-à-dire un ensemble d'objets satisfaisant ces traits défi-

30. En excluant les identités contingentes, le principe d'identité de la logique modale de Barcan (1948, 31-37) – $(\forall x)(\forall y)[(x = y) \rightarrow \Box(x = y)]$ – impose clairement d'interpréter comme inauthentiques – et de reformuler comme prédications – les jugements d'identité impliquant des descriptions définies qui peuvent être satisfaites par des individus différents d'un monde possible à l'autre.

nitoires et pouvant varier de monde (ou de description d'état³¹) possible en monde (ou description d'état) possible. Contrairement alors à l'hypothèse des désignateurs rigides, tous les termes singuliers en contextes intensionnels sont assimilés à des descriptions définies prises *de dicto*, c'est-à-dire qu'ils caractérisent conceptuellement ce qui ne sont en fait que des pseudo-objets, les seuls objets véritables – que peuvent, au sein de chaque monde, désigner d'authentiques noms propres russelliens – étant les individus qui composent les domaines des différents mondes (ou descriptions d'état) possibles. L'« identité » de tels « pseudo-objets » qui figurent dans les contextes intensionnels tient donc entièrement dans leurs traits définitoires, de sorte que c'est la L-équivalence qui est ici la règle (Carnap, 1947, 46-51), et toute une série de propriétés de ces pseudo-objets résultent analytiquement – et donc aussi nécessairement, dans tous les mondes possibles – de leur identité. Par contre, du fait de leur extension différente de monde à monde, ces pseudo-objets (et vrais concepts) peuvent se voir, dans chaque monde, attribuer des propriétés contingentes dans des jugements synthétiques et même « identifier » (en un sens plus faible) çà et là à d'autres pseudo-objets en vertu du fait qu'ils sont coextensifs dans tel ou tel monde. Mais cette lecture de *Meaning and Necessity*³² n'impose donc, on le voit, pas non plus de remettre entièrement en cause la distinction nette du concept et de l'objet, seulement d'acter le fait que, dans certains cas, ce n'est pas l'extension d'un concept – l'ensemble des individus qui le satisfait – mais son intension – l'ensemble de ses traits définitoires – qui est déterminante pour la valeur de vérité.

D'une certaine façon, comme le suggère Pańniczek (1998, 71-72)³³, on peut

31. Jaakko Jintikka (1975, 76-101) propose une belle analyse de ce qui manque aux descriptions d'état carnapiennes pour être d'authentiques mondes possibles.

32. D'un autre côté, bien sûr, *Meaning and Necessity* rompt avec l'extensionalisme en ce qu'il amène à prendre les intensions elles-mêmes pour arguments de la logique modale quantifiée. Comme le dit Quine avec regret :

La planète Vénus en tant qu'objet matériel est exclue par la possession des noms hétéronymes « Vénus », « l'astre brillant du matin », « l'astre brillant du soir ». Correspondant à ces trois noms, nous sommes conduits, si les contextes modaux doivent ne pas être référentiellement opaques, à reconnaître trois objets plutôt qu'un – peut-être le concept de Vénus, le concept d'astre brillant du matin et le concept d'astre brillant du soir (Quine, 1953, 211).

Mais la différence d'avec les meinongiens réside précisément dans le fait que ces entités sémantiques sont envisagées par Carnap comme des concepts et non comme des objets.

33. Cf. aussi Filipe Drapeau Vieira Contim (2010, 16) : « L'identité qualitative n'est qu'une espèce de l'identité numérique, à savoir l'identité numérique appliquée aux propriétés ». Comme le souligne Zalta (1988, 8-10), les logiques meinongiennes s'efforcent cependant aussi de dépasser certaines limites notoires de l'intensionnalité carnapienne

lire les logiques meinongiennes descriptivistes considérées plus haut comme des tentatives de formuler dans une logique qui soit elle-même extensionnelle – avec une théorie ensembliste des propriétés – les spécificités de ce qui faisait pour Carnap le niveau des intensions – traits définitoires – des expressions linguistiques. Il s'agit ainsi notamment de rendre compte des jugements analytiques qui s'opèrent à ce niveau comme des problèmes d'analyse au sens propre, c'est-à-dire de reconnaissance de ce qu'une propriété appartient bien à – est bien membre de – un ensemble de propriétés (décrit en extension, c'est-à-dire par l'énumération de ses membres). Et puisqu'on peut composer arbitrairement de tels ensembles, on peut ainsi construire des ensembles de propriétés incompatibles que ne peuvent satisfaire les individus d'aucun monde possible. Mais ce qu'aussi bien Carnap que Barcan Marcus concevaient en termes de *concepts* (fonctions propositionnelles) et de leurs *traits définitoires* – il y a des concepts dont l'extension est vide dans tel ou tel monde ou nécessairement vide du fait de l'incompatibilité de leurs traits définitoires –, les logiques meinongiennes envisagées ici proposent donc de le concevoir en termes d'*objets* – il y a des objets inexistantes et des objets impossibles – et, en outre, dans une version résolument descriptiviste, d'identifier ces « objets » à des *ensembles de propriétés*, ce qui, pour la tradition russellienne, devrait précisément plutôt amener à les considérer comme des pseudo-objets.

Bien plus, pour assurer une certaine neutralité ontologique de la notion d'objet, les individus ou objets existants doivent apparaître comme des ensembles de propriétés parmi d'autres, qui ne se distinguent des autres que par le fait d'exister, propriété qui, à défaut de pouvoir être « nucléaire » ou « constitutive » de ces objets – sous peine de donner lieu à des arguments ontologiques sophistiqués –, est une propriété relativement bénigne et en tout cas seconde par rapport à la caractérisation même des objets, par rapport à leur *Sosein*. D'après le slogan de Routley, « l'essence précède (et est relativement indifférente à) l'existence » (Routley, 1980, 51-52).

Nous avons cependant montré que, comme l'avait déjà prédit la *Wissenschaftslehre* bolzanienne³⁴, chacun des trois systèmes a centralement besoin de la notion d'existence ou d'actualité ou d'une autre similaire pour penser la notion même de propriété, mais aussi, sur le plan épistémologique, pour rendre compte de la distinction entre jugements analytiques et jugements synthétiques. Aussi loin qu'on progresse dans la logique intensionnelle, on ne

34. Bolzano, on le sait, y contraste toute une série de jugements qui résultent de l'analyse des marques distinctives d'une idée et toute une série d'autres qui résultent de ce que cette idée a une certaine « objectivité » (*Gegenständlichkeit*), c'est-à-dire qu'existe(nt) effectivement un ou plusieurs objets conformes à cette idée.

peut, dit Paśniczek (1998, 80-81), entièrement résorber la distinction entre objets créés et objets donnés.

Pour définir les propriétés constitutives des objets meinongiens, Parsons présuppose sans cesse l'idée de leur extension primaire et donc la notion de satisfaction de ces propriétés par des individus ou objets existants. En supposant qu'on peut les décrire exhaustivement – ce qui, en soi, pose bien sûr déjà question –, les individus sont ensuite eux-mêmes assimilés à des objets meinongiens parmi d'autres, c'est-à-dire à des ensembles de propriétés. Mais il reste que les rapports de « participation » entre ces objets meinongiens – rapports d'ensembles à sous-ensembles de propriétés, qui explicitent en termes extensionnels les rapports inverses de subordination qui lient les concepts en vertu de leurs traits définitoires³⁵ – sont fondamentalement distincts du rapport – premier – de satisfaction des propriétés par les individus. Et, comme le souligne très justement la formalisation de Paśniczek, ils ont des conséquences déductives très différentes³⁶. Comme n'ont cessé d'y insister les fondateurs de la logique extensionnelle des prédicats, en particulier Peano, Frege ou Russell, ce n'est pas du tout la même chose d'être membre d'un ensemble et d'en être une sous-classe (même un singleton).

C'est là ce que, à sa manière, traduit l'importante distinction, revendiquée par Rapaport, entre exemplification et constitutivité. Mais, précisément, la constitutivité (prédication meinongienne) ne permet pas de rendre compte de la notion d'exemplification ; celle-ci est primitive et/ou repose sur la notion d'actualité. Certains objets ont cette caractéristique toute particulière d'exemplifier – de satisfaire – leurs propriétés ; et c'est précisément ce qui fait qu'ils ne sont pas de purs objets meinongiens ! L'existence n'est pas seulement une propriété qui vient en sus ; elle détermine entièrement le rapport d'un « objet » à ses autres propriétés. Et elle fait précisément d'un ensemble de propriétés, traits ou caractères (*Merkmale*) un véritable objet plutôt qu'un simple concept ou principe classificatoire.

35. Simplement conçus en termes extensionnels d'après les ensembles d'individus qui les satisfont dans le monde actuel, les rapports de subordination entre concepts ne capturent bien sûr pas tout ce que permet de penser la théorie des ensembles de propriétés ; la clôture logique, par exemple, se réduit à la clôture extensionnelle : un objet se voit attribuer toutes les propriétés extensionnellement plus larges que celles qu'il possède (Paśniczek, 1998, 32-64). Seule une logique modale permet de penser les rapports sémantiques entre concepts (et la clôture logique des « objets » correspondants) (Paśniczek, 1998, 97).

36. L'originalité du système de Paśniczek, c'est en effet de proposer une syntaxe unique pour les énoncés sur les objets meinongiens et sur les individus (comme en langue naturelle), mais de reconnaître la spécificité des uns et des autres dans le système déductif (Paśniczek, 1998, 30-31).

Et c'est là encore ce que présuppose la distinction qu'opéra Castañeda entre identité d'objets meinongiengs et consubstantiation (ou co-actualité), distinction analogue à celle de la L-équivalence et de la F-équivalence dans *Meaning and Necessity*. Sans doute la théorie de l'individu forgée par Castañeda a-t-elle l'intérêt de ne pas se donner d'emblée les individus et de ne les concevoir que comme limites de processus (infinis) de constats de consubstantiation. Mais cette relation même de « consubstantiation », qui ne peut être connue *a priori* et doit toujours être constatée, fait elle-même fond sur une notion inévacuable d'actualité. Que deux concepts dont les traits définitoires sont distincts puissent être coextensifs, que deux objets meinongiengs différents puissent être consubstantiels, c'est précisément ce qui nous enseigne qu'au-delà (ou en-deçà) d'eux il y a d'authentiques *objets* pour lesquels leurs traits définitoires sont d'authentiques *propriétés*.

C'est alors qu'advient la possibilité de véritables jugements synthétiques. Parce qu'il s'avère, dans l'expérience, que plusieurs objets meinongiengs sont consubstantiels, qu'ils ont un même individu comme corrélat-dans-l'être, je puis dépasser leur simple définition pour leur attribuer des propriétés non triviales. S'ils ne pouvaient être en acte, les objets meinongiengs seraient immuables : parce qu'ils n'auraient que des propriétés constitutives, toute variation, même minime, de propriété serait perte d'identité, transmutation. Inutile donc de prévoir des mondes possibles où les mêmes objets auraient d'autres propriétés³⁷ ; il suffirait d'adjoindre leurs mutants comme d'autres objets meinongiengs au domaine de notre monde. L'importance de la logique modale réside dans la contingence et celle-ci surgit de la différence de l'actuel et de l'inactuel.

37. C'est là, bien sûr, aller un peu vite, puisque, de l'aveu même des meinongiengs (cf. Parsons, 1980, 224), les mondes possibles restent indispensables à penser les différences de propriétés extranucléaires, y compris donc... la propriété d'existence ou d'actualité.

BIBLIOGRAPHIE

Barcan Marcus, R. (1948), « The identity of individuals in a strict functional calculus of second order », in *Journal of Symbolic Logic*, 13, 31-37.

Barcan Marcus, R. (1961), « Modalities and intensional language », *Synthese*, 13, 4, 308-311 reproduit dans *Studies in the Philosophy of Science*, Dordrecht, Reidel Publishing company, 1963, 77-96.

Bolzano, B. (1837), *Wissenschaftslehre*, Leipzig, Meiner, 1929.

Carnap, R. (1947), *Meaning and Necessity : A Study in Semantics and Modal Logic*, Chicago, University of Chicago Press.

Castañeda, H.-N. (1974), « Thinking and the structure of the world. Discours d'ontologie », *Philosophia*, 4, 1, 3-40.

Drapeau Vieira Contim, F. (2008), « Essence, identité, individualité », dans Ludwig, P. & Pradeu, T. (éds.), *L'individu. Perspectives contemporaines*, Paris, Vrin, 67-96.

Drapeau Vieira Contim, F. (2010), *Qu'est-ce que l'identité ?*, Paris, Vrin.

Findlay, J. N. (1963), *Meinong's theory of objects and values*, 2nd ed., Oxford, Oxford University Press.

Frege, G. (1879), *Begriffsschrift*, Halle, Louis Nebert, trad. fr. *Idéographie*, Paris, Vrin, 1999.

Frege, G. (1892), « Über Sinn und Bedeutung », dans *Funktion, Begriff, Bedeutung*, 23-46, trad. fr. « Sens et dénotation (signification) », dans *Écrits logiques et philosophiques*, 102-126.

Gochet, P. (2010), « La théorie de l'objet de Meinong à la lumière de la logique actuelle », dans Bour, P.E., Rebuschi, M. & Rollet L. (éds.), *Construction. Festschrift for Gerhard Heinzmann*, London, College Publications, 355-364.

Hintikka, J. (1975), *The intensions of intentionality and other new models for modalities*, Dordrecht, Reidel.

Jacquette, D. (1996), *Meinongian Logic*, Berlin, de Gruyter.

Jacquette, D. (2001a), « Au ?ersein of the pure object », dans Albertazzi, L., Jacquette, D. & Poli, R. (éds.), *The school of Alexius Meinong*, Ashgate Publishing, 373-396.

Jacquette, D. (2001b), « Nuclear and extranuclear properties », dans *The school of Alexius Meinong*, op. cit., 397-426.

Kripke S. (1972), *Naming and necessity*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980, trad. fr. *La logique des noms propres*, Paris, Les Editions de Minuit, 1982.

Meinong, A. (1915), *Über Möglichkeit und Warscheinlichkeit*, Leipzig, Barth.

Parsons, T. (1983), « Compte-rendu d'*Exploring Meinong's Jungle and Beyond* », *The Journal of Philosophy*, 53, 3, 173-179.

Parsons, T. (1978), « Nuclear and extranuclear properties », *Noûs*, 12, 2, 137-151.

Parsons, T. (1980), *Nonexistent objects*, New Haven & London, Yale University Press.

Paśniczek, J. (1998), *The Logic of Intentional Objects*, Dordrecht, Kluwer.

Priest, G. (2005), *Towards Non-Being*, Oxford, Clarendon Press.

Quine, W. V. O. (1953), *From a logical point of view*, Harvard University Press, trad. fr. *Du point de vue logique*, Paris, Vrin, 2003.

Rapaport, W. (1978), « Meinongian Theories and a Russellian Paradox », *Noûs*, 12, 2, 153-180.

Routley, R. (1980), *Exploring Meinong's jungle and beyond*, Canberra, Department Monograph #3 of the Philosophy Department of the Australian National University.

Russell, B. (1905), « On denoting », *Mind*, 14, 56, 479-493, trad. fr. « De la denotation », dans *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, 204-218.

Zalta, E. (1988), *Intentional Logic and the Metaphysics of Intentionality*, Cambridge (Mass.), MIT Press.